

Ni sols ni ciels

Pascale Quiviger

*Extrait gratuit*

Dans la maison jaune, il y a des chambres, une cuisine avec des plantes vertes, un fauteuil rouge dans le salon. Sa chambre est rose de jour, mais noire la nuit. Le dehors entre pendant la nuit. Est-ce le dehors.

Tu me réveillais en souriant. La neige te rendait très heureux. Regarde. Je sais bien que tu savais que, comme dans toutes nos joies, je ne voyais pas la moitié, pas le quart de ce que tu voyais. Regarde, disais-tu, et ce n'était qu'un modeste vecteur de ta joie vers la mienne. Tu avais fait du café. Tu avais acheté du pain. Tu m'avais écoutée dormir, longtemps, avant de me parler. Tu m'avais écoutée, longtemps, comme d'habitude.

La chambre bleue est vide. L'enfant n'aime pas cette chambre. Elle se dit : s'il y a une pièce vide, c'est que quelque chose manque. Le vide signifie que le manque est en elle. Si le travail du monde est de combler le vide, alors le vide sera rempli. L'enfant a peur de ce qui, un jour, remplira la chambre bleue.

Un jour peut-être je te dirai que j'ai fait le partage dans ma vie entre ce qui est moi et ce qui est autre. J'aimerais pouvoir t'annoncer que le ménage est fait et que dans toutes les pièces tu peux entrer sans crainte. J'aimerais pouvoir te recevoir dans l'une des chambres, pouvoir choisir parmi les chambres la plus lumineuse, la plus paisible, celle qui attend le moins la parole consolante.

Pour l'instant, je suis dans un désordre insolite.

L'enfant aime l'odeur des cahiers neufs de septembre, le bruit du sac de cuir, le chemin de la mine sur le papier. Elle adore voir marcher les lettres sous la pression de la main. Elle adore mettre les lettres au pas. Elle adore recevoir un devoir sans fautes. Il faut avancer. Ne pas retourner en arrière.

Il y a eu entre nous un temps où tout était durable. Un moment nous avons été éternels. Trois, quatre, cinq ans. Le temps d'avoir des amis communs. Le temps d'oublier à qui était d'abord ce livre, ce disque. Cet oreiller, cette casserole. Nous nous croyions guéris, alors. Souviens-toi de notre guérison. Maintenant je ne m'éloigne pas assez vite. Mais bientôt. Lentement. Ensemble, il y avait des fruits, tous les jours, sur la table.

Pourtant l'école déchire le tissu continu de sa vie. À l'école, la maison jaune devient terriblement absente. Terriblement nécessaire. Il y a comme une soif de la maison jaune. À l'école, l'enfant a toujours la gorge sèche. La croissance suppose cette rupture.

C'est un matin d'automne que tout commence. C'est l'automne que ce genre de choses se produit. Ce matin-là n'a rien de l'ailleurs. Il a tout de l'ici. La mère presse le jus d'orange et le père sert le café. Comme tous les matins de sa vie d'enfant. Mais, elle sait que c'est aujourd'hui. C'est pourquoi elle remarque quelques détails significatifs. Pas vraiment significatifs. Mais plus que d'habitude. Derrière lesquels on sent qu'il y a un signe. Derrière lesquels s'essaie à se dire quelque chose que personne ne dit. Une certaine application de la mère à peigner les cheveux, une petite inquiétude à propos de l'ourlet de la robe. Un peu plus de jus d'orange. Rien de bien anormal. Rien, sinon cette chose lourde dans le bras de la mère, cette lente tristesse de tous ses mouvements. Rien, sinon ce remous blanc de vague qui dit à la fois reste et pars, qui se glisse entre les roches et caresse la plage, cette main douce de mère qui ce matin coiffe si bien et dit si bien bonjour.

Par la suite et pour longtemps, la petite fille remarque que la mère, en vue d'aider aux départs, multiplie les gestes qui donnent envie de rester. Ce n'est pas sa faute. C'est sa façon de laisser partir. Mais ça rappelle chaque fois ce temps où il n'y avait pas encore à quitter.

Ainsi, par le pouvoir de l'inquiétude et du jus d'orange, l'enfant sent la maison entrer en elle et grandir et l'occuper tout entière. L'enfant sent la maison devenir impuissante.

À la fin du déjeuner, le père lui met son manteau. Confusément, l'enfant sait qu'en sortant de la maison ce matin-là, elle s'engage à un toujours dorénavant. La mère l'embrasse, la mère la serre, la mère lui dit les derniers mots qui réparent. Et puis, doucement, à regret, elle retire un peu sa main, mais à peine, elle libère la main de l'enfant. Le père prend la main et passe la porte avec sa fille. Il l'accompagne comme il peut, le plus loin qu'il peut, le plus longtemps possible avant que la cloche sonne. Il fait ce qu'il peut. L'enfant va là où les parents ne l'accompagnent plus.

Nous avons une vie comme toutes les vies. Un peu triste, pas trop, souvent gaie, toujours d'un ordinaire confondant. Tu me prenais par le bras dans la rue, nous allions voir des films. Nous aimions les couleurs de la ville mouillée, en sortant du cinéma. Pendant le film, le soir tombait, et cette chute du soir se faisait sans nous. Nous aimions ce petit vertige du temps mal raccordé à lui-même. Nous allions manger. Nous retournions à la maison. Tu me disais je t'aime et nous nous endormions. Comme tout le monde. Tristes, mais pas trop, souvent gais.

Des qu'elle apprend à écrire, elle fait très attention : les minuscules ont froid au bord des lignes, c'est pire encore au début ou à la fin des pages, c'est pire encore pour les voyelles, qui se défendent moins bien.

Un soir, tu t'en souviens — je suis sûre que tu te souviens avec douleur de cette joie —, un soir je t'ai dit que j'étais enceinte. Tu as rougi ce soir-là et tu t'es mis à trembler. Nous étions jeunes. Nous marchions pendant des heures, le temps avait la longueur des rues. Nous avons en commun quelque chose de solide, de compact, de certain, de visible. Entre les draps il y avait comme une venue soudaine de notre avenir dans le présent. Nous étions alors inséparablement deux et souverainement ensemble. Il faut être au moins deux pour que le temps existe. T'écrire au passé de notre avenir ne suffit pas à expliquer son retrait. Ne l'annule pas suffisamment.

Il y a des centaines et des milliers de livres. Elle les lira tous, elle le sait déjà. C'est l'architecture la plus stable qu'elle puisse imaginer. Elle croira longtemps que c'est la seule. Parce que les livres réservent toujours un nouveau chemin, parce que chaque livre, à sa façon, noue et dénoue et, en dénouant, renoue les liens des lettres entre elles. Rend tout possible.

Faire entrer l'air dans l'eau. Mettre une sorte de souffle là où le souffle n'entre pas. J'ai passé des kilomètres à apprendre et je ne sais toujours pas nager.

Ainsi, à mesure qu'elle progresse, sa vie d'écolière lui arrache de manière impersonnelle, imperceptible et autoritaire, le noyau de sa joie.

L'enfant fait bien la différence entre les joies patientes et sages de l'école et les joies brusques de la maison jaune. C'est comme si la joie du travail scolaire bien fait avait lieu sans elle. Dans la maison jaune, elle n'a pas de joies, elle est la joie. Elle est le jus de la pomme verte qui éclate dans tous les sens de la bouche, la couverture lourde sur les pieds enrhumés et les rues bloquées les jours de tempête. La joie s'incorpore à elle comme le lait à la soupe. Elle sait qu'il y a une différence, elle le sait puisqu'elle appelle ses joies de la maison jaune : ma vie.

Les sabliers s'évaporent. Restent le sommeil, la soif, la faim. Te dire je t'aime, et te le dire infiniment, c'est te signifier aussi à partir, apatride, de quel vide je te parle. Écoute-moi.

Je t'ai dit qu'il y avait ce poisson, dedans, qui venait de nous deux. Je te l'ai dit et, en te le disant, j'ai vu passer sur ton front une frayeur : j'ai vu passer sur ton front ta propre naissance.

La chambre bleue une fois remplie, une fois vidée de nouveau, a longtemps eu sa porte close. Devant la porte de la chambre bleue vidée de nouveau, le soir, sur la pointe des pieds, la petite fille en robe de nuit qui traîne, l'enfant, dans le noir absolu, l'enfant aveugle et mendiant, vient s'asseoir. Elle tire avec elle, sans faire de bruit, une chaise berçante. Devant la porte de la chambre bleue, longtemps, elle se berce, doucement, parfois elle pleure, jamais elle n'ouvre. Elle touche avec ses pieds froids le plancher froid, de temps en temps. Elle serre dans ses mains la nuit, la couverture trop grande d'un silence sans trou. Autour d'elle rien n'existe qui soit de l'ordre humain. Autour n'existent qu'à peine la rotation de la terre, le remplissage des lunes. Sa chaise qui berce est la seule âme à habiter le monde, avec, sous cette âme, le bercement. Son sang est noir. Elle le sait. Mais, par le persistant bercement de la chaise, quelque chose s'abaisse autour de ses épaules, comme une absolution.

Elle ne regarde pas la porte de la chambre bleue. Elle se berce à côté d'elle, en lui tournant le dos. Pour être là. Elle sait déjà, trop tôt, qu'il y a des lieux qu'on visite sans arrêt, toute sa vie sans arrêt, comme des aimants de la mémoire. Elle vient devant la porte comme en pèlerinage. Elle se berce: comme on prie. Elle ne sait pas prier. Elle n'a que la chaise et le mouvement de la chaise, seul mot d'amour encore dicible, devant la porte. Presque toutes les nuits sur la pointe des pieds. La chaise qui berce berce une enfant sans enfance. En regardant pourtant, elle verrait que la porte, certains soirs insoutenables, pleure aussi avec elle.

Quand pour le bébé nous avons peint la chambre en bleu, j'ai eu terriblement peur. Quelle gaffe, vraiment.

Ils le lui disent un matin, un beau matin de pluie qui tapote des doigts dans la fenêtre. Un matin comme ceux où l'on se dit : bon, je reste chez moi. C'est sur la table de la cuisine qu'ils mettent cette chose, cette nouvelle difforme, monstrueuse, qui a l'air belle et bonne dans leur bouche à tous deux. Ils disent, le père, la mère, la main du père dans la main de la mère, qu'il y a en route un nouveau bébé. La petite fille fronce les sourcils. Un petit frère ou une petite sœur, on ne sait pas encore, qui arrivera bientôt, à la fin de l'école, avec les vacances, très bientôt. Ils disent que la petite fille pourra s'en occuper aussi et plus tard jouer avec lui, à des jeux qu'on joue à deux.

Ils demandent à l'enfant ce qu'elle en pense, mais, de toute évidence, il est déjà trop tard et elle ne répond pas. Ils lui sourient, promettent que ce sera merveilleux de mettre un nouveau bol sur la table et de chanter à quatre voix dans la voiture en rentrant de la campagne.

Ah bon.

L'enfant voit bien que sa peine leur ferait de la peine. Elle n'a pas de peine. Elle se met à aimer d'avance à la folie ce petit frère plein du sourire du père et de la mère. À la folie, elle l'aime déjà, jusqu'à la folie même, et, dans cet amour fou, elle sent que les fonds lui manquent, qu'un réservoir se vide. Elle sent qu'elle aura soif. La petite fille, dans son amour de bien avant l'amour, ne se suffit plus à elle-même. La joie qui était jusque-là sa joie, la joie qu'elle devenait elle-même dans la joie, la joie, comme à l'école, commence à se départir d'elle.

Il vient sans faire de bruit, et s'annonce toujours en me tirant la main. La main gauche.

Le premier soir, il n'a rien dit. Il m'a regardée longtemps dormir dans tes bras, longtemps me réveiller et m'asseoir dans le lit. Longtemps le regarder lui-même. Son ballon, il l'avait dans les mains. J'étais heureuse qu'il ait retrouvé son ballon. Il a souri aussi, juste un peu, je me souviens, parce que c'est plus tard seulement que j'ai vu que ses dents n'étaient pas toutes tombées. Il m'a fait signe de dormir et s'est couché au plafond.

Ça y est, il bouge, le ventre de la mère. Ça y est, il bouge, lui, oui, le centre de la terre. La petite fille l'a touché, elle sait que c'est vivant, cela, cette banlieue du corps de femme, ce gonflement, cet abcès, cet excès, cette périphérie de la famille, elle sait qu'il a un nom déjà tout prêt qui l'attend, un nom neuf d'enfant neuf, une chambre vide, bleue et une vie blanche sans tache.

— *Pourquoi me réveiller la nuit ?*

— *Tu me veilles, ce n'est pas moi. Oublie-moi.*

— *Je ne peux pas vous oublier.*

— *Vous venez dans ma nuit chaque nuit. Vous profitez de ma nuit.*

— *Enfant, tu me donnais ta nuit.*

— *J'ai grandi.*

— *L'enfant me veille encore.*

— *L'enfant ne vous doit rien.*

— *Elle me doit une vie.*

— *Laquelle ?*

— *La sienne.*

— *Qu'en feriez-vous ?*

— *Je la lui rendrais.*

Il existe peut-être, qu'en sais-je, une logique de nous, sans nous, loin, translogique inconnaissable. Moi, ici, perdue. En moi-même enfuie, lieu du plus grand péril. Si j'avais pu rester dans le monde, j'aurais continué d'y prendre plaisir. Ici, en moi-même, avec à peine une chambre à l'extérieur de moi, avoir faim et soif, être sans toi ni foi.

Tu m'as regardée m'éloigner. Je ne parlais plus depuis des mois. Tu me posais toujours des questions. Comme si j'allais répondre. Comme si demeurerait possible, par ton amour seul, ma résurrection. Des jours durant les rideaux tirés, les portes fermées, sur ma chaise. Tu me faisais de la soupe. Peut-être qu'une soupe ça te ferait du bien. Tu espérais. Et je n'ai pas nourri ton espoir. Tu étais patient, j'ai donné tort à ta patience.

Je ne pouvais pas te répondre. Je t'aimais, je t'aime. Je ne pouvais pas revenir. Tu m'attendais. De jour, de nuit. Je ne suis pas revenue. Je ne pouvais pas revenir. Le désert crée des soifs qu'on ne peut étancher. J'étais l'une d'entre elles. Toute l'eau de ton corps, tout ton sang mouillé n'y auraient pas suffi.

La mère est devenue lourde et fatiguée, son corps est comme un globe terrestre. Elle s'assied sur toutes les chaises de la maison. Sur son trajet, les chaises sont disposées à

quelques pas les unes des autres. La mère arrive au bord de la naissance. L'enfant commence à faire des cauchemars.

Pour me reposer, souvent, j'observais la vie des autres. Les autres dans leur vie n'ont jamais l'air fatigué. Même les yeux cernés, même disant je suis fatigué, les autres paraissent toujours plus légers que nous-mêmes. Je me disais alors, c'est parce que je ne sens pas leur fatigue, c'est parce que leur fatigue ne fatigue qu'eux. Je vois leurs gestes, je ne vois que leurs gestes, sans voir l'histoire qui les charge. Parce que chaque geste tire sur lui l'histoire des gestes, parfois c'est un baume sur une suture, parfois c'est l'ouverture d'une plaie. C'est cela que nous ignorons les uns des autres, c'est l'histoire des blessures du présent perméable.

Sur un pont de Prague, un dimanche matin, j'ai vu chanter deux femmes et un homme. Leur chanson était lourde comme une pierre, et je suis passée tout droit. Ils souriaient en chantant, même s'il faisait très gris et froid, même s'il n'y avait pas un sou dans leur grand chapeau mou. C'était étrange. C'était comme si, exceptionnellement, il revenait aux autres de sentir leur fatigue. Eux, ils souriaient. Je suis passée tout droit.

Elle voit la joie sur leurs visages tout ruisselants et, elle aussi, est saisie dans le bonheur qui les anime — qui fait rire la mère, danser le père, entre les murs pâles de l'hôpital.

Ça n'a pas commencé par un jour précis, ni par un événement particulier. C'était déjà là. C'était là depuis toujours, mais je vivais au-dessus. Au deuxième étage. Il a dû y avoir une brèche, une fuite ou une transparence, et c'est monté naturellement. C'est en dehors de ce qu'il y a à dire. C'est comme du noir qui noircit, c'est comme du lait sur la neige.

Tous ces mots, tous ces gestes appris par cœur, ces verres d'alcool, mouvements de bras, rires, toutes ces ruptures, ces pas de course, cette écoute patiente des pays, ces lectures, ainsi de suite, tout cela. Pour arriver à être au monde dans le monde.

Autrefois je marchais dans la rue, même la nuit. J'achetais des objets. Nous avions une vie banale dans laquelle j'étais bien, dans laquelle j'étais bien à l'abri. Au premier temps de ma mort, j'ai cessé d'aimer les choses. J'ai eu envie du vide autour de moi. J'ai eu ensuite de plus en plus peur des visages, d'abord des visages étrangers, puis aussi des visages familiers. Sortir de la maison est devenu un effort. Puis l'idée même de sortir m'accablait de fatigue. L'extérieur devenait un ensemble confus de menaces contre lesquelles j'étais sans pouvoir. Parmi les autres que l'on chasse, c'est toujours l'autre en soi que l'on chasse le dernier. Tu disais défends-toi, défends-toi. Tu avais la santé, tu la versais en moi, tu étais si patient que je t'en ai cru faible. Nos amis, d'abord, n'y ont vu que du feu. En plus du feu, toi tu as vu le désert. Ta peur répondit à l'invitation de la mienne. J'ai vu nos peurs s'attirer comme des aimants et s'attiser entre elles, et puis j'ai vu ta mort monter derrière ta patience. Peu m'importe ma propre mort. Mais la tienne. Quand enfin j'ai perdu la parole, je n'ai plus pensé qu'à une seule chose, c'était de sauvegarder ta voix.

La mère appelle : "des crêpes au chocolat", ils viennent en courant riant s'enfargeant l'un dans l'autre, et en mangeant s'en mettent partout, ils ont les dents noires, la bouche pleine.

C'est venu du profond qui montait et forçait à descendre, c'est arrivé comme le bois devient de la cendre, petit à petit et violemment, comme une brûlure de la gorge, comme une atrophie des muscles. Auparavant il y avait un sol, je le savais, je m'y tenais, je t'aimais. Et puis, soudain : l'exigence d'un lieu étranger où, étrangère à moi, se produirait cette infime, inimportante et essentielle coïncidence des étrangetés entre elles.

Quand je regarde les gens, je pense toujours à la consolation. J'imagine des gens qui consolent des gens. J'essaie de deviner à quel moment leurs bras s'ouvriront, combien de temps tiendra leur silence, quelles forces ils invoqueront. J'imagine des gens qui bercent des gens. Cette pensée me fait mal et elle me fait plaisir.

Le ventre de la mère gonflé par le frère : première transgression du territoire de l'enfant. Le frère à l'intérieur et la fille dans les bras. C'est le frère qui a mangé le meilleur de la mère. Le frère au fond vaseux du grand corps d'eau, la soeur n'a qu'une surface venteuse et sèche. Peut-être tout navire espère-t-il s'engloutir. Peut-être naviguer, est-ce rêver du fond. Elle aurait préféré que le garçon se dissolve avant d'être terminé. Qu'il reste prisonnier du ventre.

J'avais laissé, pour toi, allonger mes cheveux. Je savais quand rire et je savais quand pleurer. Dans ton lit, à ta table, sur tes livres, je possédais une connaissance, petite mais véritable, des divers tons de ta voix. Non pas connaissance de toi, pourtant. Ce que j'ai connu de toi, c'est ce que tu posais en moi, cela seulement. Un jour j'ai pris les gros ciseaux noirs dans la cuisine. J'ai fait vite ce qu'il y avait à faire. Le plancher était couvert de ces longs cheveux. Ridicules, vraiment, une fois amputés. Je me souviens, c'était moi. Je les avais écoutés pousser. Pour toi. Pour être ta femme. Les cheveux sont tombés par terre, ce n'étaient plus les miens, c'étaient ceux du plancher.

-----